SAMPLE
TRANSLATION

ANDREJ E. SKUBIC
REVIENS, JE T'EN PRIE

PUBLISHED BY: MODRIJAN ZALOŽBA, 2014

TRANSLATED BY: ANDRÉE LÜCK GAYE

ORIGINAL TITLE: SAMO PRIDI DOMOV

NUMBER OF PAGES: 268

Andrej E. Skubic: Reviens, je t'en prie

Papa est un monsieur très sec qui parle plutôt calmement. Il n'a pas toujours été comme ça. Autrefois Franc Berden était un homme qui parlait fort, décontracté aussi, même s'il n'avait pas l'air d'avoir de l'autorité ni même beaucoup d'assurance. Il ressemblait plus à quelqu'un qui aime juste s'imposer avec nonchalance, qui proteste quand il n'est pas entendu comme il le voudrait. Mais (quelque part) il avait le pouvoir, il avait l'argent. Un caractère donc. Problématique. Aujourd'hui, c'est différent. Aujourd'hui il ne s'impose plus. Il a quatre-vingts ans, ce qui lui donne toutes les qualités qu'il peut encore se permettre. Le monde est différent de ce qu'il a connu.

Je lave de la jeune chicorée, les œufs sont en train de bouillir. Il les aime cuits pendant six minutes quand ils sont encore mollets à l'intérieur.

- Alors c'est vrai que personne ne viendra habiter cette maison ? dit Papa.

Nous reprenons cette conversation pour la nième fois.

Papa ne comprend pas pourquoi nous avons acheté une autre maison, qui attend d'être rénovée, pourquoi nous ne voulons pas emménager chez lui dans la vieille maison de famille en banlieue. Depuis deux ans, la maison est vide (si on ne le compte pas) mais lui continue de rêver.

Il ne peut imaginer quelle place il nous faudrait à nous deux qui travaillons beaucoup à domicile. Il ne peut se représenter ce que ce serait de vivre tous les jours dans ce bordel que nous faisons chez lui pendant quelques heures seulement. Et enfin : il faudrait démolir complètement la vieille maison, de la toiture aux installations antédiluviennes en passant par le parquet pourri avant que la famille puisse s'installer, il n'a pas non plus idée du temps qu'il faudrait pour ça. Où vivrait-il entre-temps ? Chez nous, en appartement ?

- Je viens au moins deux fois par semaine, je dis. Je t'appelle tous les jours...

- Ouais, mais je ne pensais pas à ça, Papa bat en retraite sur le moment.

- Vous prenez soin de moi... vous prenez trop soin de moi... Mais moi je me débrouille...

Il se débrouille à peu près. Il a quand même pris quelqu'un pour le ménage, la lessive et la fourniture du déjeuner.

- Et je me distrais, dit-il ensuite sans réfléchir. Je vais au théâtre, au concert... mais après quand on revient chez soi, tout est vide...

Tous les deux étaient à cet âge où j'avais souvent pensé au jour où j'aurais un coup de fil de l'un, pour dire qu'il y avait avec l'autre quelque chose... qui clochait méchamment. Maman ne ferait que pleurer au téléphone... en fait, je ne pouvais pas l'imaginer.... Déjà quand j'avais dans les seize ans, un matin de bonne heure, ça devait être avant sept heures, en fin de semaine, elle avait

déboulé dans ma chambre en sanglotant comme si elle avait perdu la tête. J'étais persuadé que Papa était mort. Et elle : "Léon... tu sais... Tu sais ce qui est arrivé..." Et ensuite : "Le petit sapin devant la maison..." Un orage avait renversé le petit sapin devant la maison, un jeune arbre de quatre mètres de haut, devant ses yeux, alors qu'elle regardait par la fenêtre de la chambre. "Il s'est courbé lentement. Je me suis dit qu'il allait se redresser, il a résisté, mais ensuite il s'est incliné, et soudainement il s'est couché l'air de dire, moi je n'en peux plus..." Et maintenant imaginez ce que ça aurait été si c'était à Papa qu'il était arrivé quelque chose de mal et non au sapin... Et Papa... lui, je me disais que dans pareille situation il aurait été si déconcerté qu'il aurait seulement prononcé d'une voix grave quelques pures merdes dont je n'aurais rien compris de concret.

Mais ça s'est passé autrement. C'est un voisin qui m'a téléphoné, il était tout à fait par hasard au cabinet médical quand elle s'est effondrée une demi-minute après avoir appelé Papa pour qu'il l'emmène aux urgences. À la consultation, la doctoresse lui avait dit que, étant donné l'anamnèse, ses symptômes de la veille, même s'ils étaient très légers, (gêne dans la poitrine, douleur dans les bras et la mâchoire, tension phénoménale et pouls élevé) montraient précisément et typiquement un infarctus et elle avait proposé d'appeler l'ambulance. Maman avait dit qu'il n'en était pas question parce que Papa l'emmènerait et elle lui avait demandé si elle était certaine qu'elle ne pouvait pas au moins aller déjeuner avant car elle avait vraiment faim depuis qu'elle attendait au cabinet. La doctoresse le lui avait formellement déconseillé. Maman avait encore pu appeler Papa et elle était morte.

Je roulais en compagnie d'Agnès et de Naomi sur la route panoramique qui va de Bohinj à Most na Soči (un endroit bien sauvage) quand j'avais eu un appel, du téléphone de mon père. C'était une autre époque, nous étions partis en excursion, ma femme, ma fille de deux ans et moi. Mais c'est le voisin qui s'est présenté d'une voix grave.

- Léon, je vous dérange ? a-t-il dit. Je me souviens clairement de la confusion créée par la combinaison du nom de Papa sur l'écran du téléphone, de la voix inconnue et précisément de sa question.

- On l'a réanimée pendant un quart d'heure, a-t-il conclu finalement, maintenant son cœur bat de nouveau, ils ont seulement dit que le pronostic était mauvais. Ça durait depuis trop longtemps.

- Nous arrivons tout de suite ! ai-je promis.

Avant de repartir à Bohinj, de jeter les bagages de la pension dans le coffre, de démarrer et de foncer jusqu'à Papa, elle était déjà à la morgue ou du moins en route, dans un couloir quelconque. (Ce premier appel du voisin m'était arrivé après que lui et Papa avaient été chassés des urgences, on leur avait seulement dit le diagnostic, rupture du myocarde, qu'ils reviennent dans une heure quand ce sera plus clair. Le dévoué voisin avait emmené mon père complètement déboussolé du cabinet médical aux urgences, ensuite ils étaient allés boire un café et il lui avait proposé de m'appeler pour que je puisse le remplacer. Le deuxième appel était arrivé alors qu'on

était à proximité de Radovljica, tous les deux étaient déjà retournés aux soins intensifs et il m'a seulement dit : Léon, votre mère est morte il y a un quart d'heure). Nous sommes partis directement chez mon père.

Mon père n'a jamais su cuisiner, il ne sait même pas cuire des œufs, et je trouve incroyablement cocasse que maintenant, quand il me voit dans la cuisine, presque à chaque fois il se lamente bruyamment en se rappelant qu'elle l'encourageait régulièrement à apprendre au moins à faire quelque chose et lui "il ne sait pas pourquoi il n'a jamais essayé" disons au moins de laver la salade qui pousse dans son jardin. Bien sûr, on lui apporte son déjeuner mais il fait de plus en plus la grimace dessus et il regrette les dîners simples que préparait ma mère. Une salade avec des pommes de terre, des haricots ou des œufs. De la caillebotte avec de la crème ou avec de l'huile de courge et des oignons. Les "petites pizzas surgelées" de chez Pejčak. Des saucisses grillées sur de la roquette. Du café au lait.

Il s'enthousiasme pour la bouillie d'Agnès servie avec des pommes de terre en robe des champs.

- Papa, tu ne sais pas comment nous vivons, je lui explique toujours.

- Pourquoi ne viens-tu pas au moins avec Naomi?

Bonne question. Pendant les six derniers mois, je ne suis venu qu'exceptionnellement chez lui avec Naomi -en général elle est chez Manja. Il est vrai que Naomi par exemple crierait plus fort que lui et qu'elle l'enverrait au tapis. Il est tout desséché. Si la Petite vient, au bout d'une demi-heure, il se met à fuir devant elle. Comment pourrait-il vivre sous le même toit qu'elle ? Elle lui manque quand il ne la voit pas pendant deux semaines ; à part ça, il ne sait pas qu'il devrait sans cesse être en compétition avec Manja dans la tête de la Petite, Manja la parvenue à moitié timbrée, et que Naomi ne partage pas avec moi une once de la fascination des enfants pour les minéraux, les étoiles, les salamandres et les livres avec lesquels il me divertissait il y a une bonne quarantaine d'années. Naomi est pure action, même moi elle me dépasse. Elle ne sait absolument pas jouer seule, il lui faut des jeux de société.

En fait, Papa et moi n'avons jamais eu de langue commune, mais aujourd'hui, c'est la grande explication, pourquoi on ne déménagerait pas chez lui, en vérité je voudrais le protéger de nous. Et de Manja qui s'entend au mieux avec Naomi. Papa ne s'entend avec personne. Il déteste la plupart de ses voisins. Parce que Maman aimait bavarder avec eux, il lui reprochait de "se faire avoir par tout le monde" et de "leur lécher le cul". Il n'a pas d'amis. De tout temps, il a préféré revenir du travail directement à la maison, entre ses quatre murs. Qui sont maintenant vides. Même avec sa famille restreinte, ça se passe mal. Il y a trente ans, avant même que ça devienne à la mode de faire des niches dans les tunnels d'autoroute, un de ses frères s'est planté, en plein dans le mille, à 150 km à l'heure dans un poteau sur la route principale. Une de ses sœurs est entrée en politique et il a coupé tout contact avec elle bien qu'elle n'ait jamais dépassé le niveau de la commune. (Comme de nombreux bureaucrates qui en voulaient aux communistes parce qu'ils avaient fait des choses comme nationaliser la villa de grand-père ainsi que sa riche bibliothèque qui est allée ensuite à la BNU*, et parce qu'après son diplôme ils l'avaient forcé à

servir docilement le peuple qu'il n'aimait pas, il s'est découvert sur ses vieux jours une passion pour les républicains et pour Ivan Štih, mais pas pour les libéraux et leur héritage socialiste comme sa "folle de sœur", professeur à l'École Supérieure du Travail Social). Son autre frère a un méchant parkinson et à chaque fois qu'ils essaient de se parler, ses secousses de mauvais goût éveillent la terreur chez mon daron.

En fait, je le soupçonne de me tolérer seulement parce que je suis plus ou moins sa seule famille "normale". Il aimerait être fier de moi. Et il l'est à sa manière, à cause de Karinger. Même si, ce faisant, je me suis attaqué à ce qu'il y avait de plus saint pour lui, c'est-à-dire au respect à cent pour cent de la loi, ce qui, dans les métiers juridiques, lui a toujours semblé le plus important ; de la loi telle que l'interprète le pouvoir.

- Comment ça va au travail ? mon père a soudain changé de thème.

Je lui lance un coup d'œil.

- Le mien ou celui d'Agnès ? je demande.

- Pourquoi es-tu si grincheux ?

Je ne suis pas grincheux. Ou alors peut-être un peu.

Agnès, trois mois après mon grand show – nous avions fêté la nouvelle année en privé, tous les dispositifs d'épargne étaient actionnés, pour Nouvel an, pas d'engagement de baby-sitter au double tarif puisque pour nous deux il n'était pas question de faire la fête – Agnès donc se colla un morceau de filet de canard dans la bouche, elle commença à le mastiquer, puis elle dit tout à trac :

- J'ai une nouvelle importante, je voudrais savoir si tu es pour.

Un peu surpris par cette introduction, j'ai haussé les épaules.

- Čas m'a proposé un poste au ministère, a-t-elle dit et elle a repris son souffle –secrétaire générale.

Je l'ai regardée, carrément paf. Jusqu'alors Agnès travaillait au service juridique de Unibanka. Un travail pas phénoménal mais sûr. Elle n'avait pas été vraiment enthousiasmée par la chute de nos revenus quand Plevšek m'avait jeté à la rue. Et maintenant la création de mon propre bureau traînait, évidemment. Idem en ce qui concerne mon "travail" comme dirait Papa.

- Tu vois la situation, fit-elle. –Tout ce qui s'est passé est arrivé à un moment très inapproprié. Tu sais comment c'est avec la baraque, tu sais comment c'est avec les crédits, si bien que ce poste... tu dois savoir qu'alors je travaillerai toute la journée.

- J'imagine.

- Tu vois, jusqu'à présent, tu as toujours rapporté plus d'argent que moi à la maison, et c'est tout à ton honneur. On a réalisé pas mal de choses ensemble. Mais maintenant on est en crise. Si j'accepte ce poste, je serai en situation de gagner plus et de réduire nos difficultés. Si j'ai ton soutien. Pour le moment, tu es dans une crise que tu dois surmonter. Pour le moment, ce sera plus facile pour la famille, me semble-t-il, si toi –et ma mère aussi, bien sûr- si vous deux vous assumez une plus grande partie des tâches ménagères.

Une plus grande partie des tâches ménagères, j'ai tiqué. On ne peut pas dire que, jusqu'à présent, elle ait gravement pris part aux tâches ménagères. Je pense que nous nous les partagions assez bien. J'aime tout simplement faire certaines choses. Je cuisine et je fais les courses, disons. Pour le nettoyage aussi, je suis plus minutieux qu'elle.

- En gros, c'est clair que ce poste est une grande chance. Ce serait une sorte de récompense parce que jusqu'à maintenant j'ai fait beaucoup de choses pour Čas, assez souvent mal payées d'ailleurs. Mais maintenant on dirait qu'il apprécie quand même et qu'il pense que j'ai bien travaillé.

- En plus de ça, tout ce cirque avec Karinger lui a aussi permis d'obtenir quelques voix de plus aux élections, je dis. Agnès ne bronche pas.

- C'est clair, dit Agnès, que je ne me lancerai là-dedans que si tu es d'accord. Si tu me soutiens. Car ça nécessitera aussi quelques sacrifices. C'est juste que maintenant, en ce moment –ça c'est sûr, l'occasion se présente que moi je puisse contribuer plus, étant donné ce que nous avons perdu.

Il n'aurait pas fallu lui parler de cette façon.

- Toi tu ne pourras pas te remettre à travailler pour de bon avant un moment, dit-elle, même s'ils ne se remettent pas de sitôt à te maltraiter au tribunal. Ensuite, quand ce sera réglé, tu pourras effectivement travailler tout à fait normalement, Manja aidera... mais mon travail serait à cette époque... tu comprends... plus important.

On ne peut pas positivement s'opposer à une telle solution, n'est-ce pas ? Car il ne s'agit pas d'un poste politique, putassier, mais technique, non ? Quand on ne peut pas contribuer au niveau de vie de sa famille, on peut au moins se retirer en silence et laisser la place à l'autre. Allais-je lui faire un sermon sur tout ce qu'elle allait prendre en pleine poire ? Bien sûr, j'aurais l'air d'un macho offensé.

- Ça paraît raisonnable, dis-je –quel idiot faudrait-il être pour avoir quelque chose contre ?

C'était il y a six mois.

- Tout va bien au travail, je dis.

***

À la porte, j'arrange ma chemise à la taille, je la desserre un peu. Ça me tape sur les nerfs d'épaissir du ventre. Et du cou. Bon, je ne vais pas dire que je m'en fais, tout de même, Agnès voudrait sûrement que je m'en fasse plus ; mais dans de pareils moments, on s'en fout. On est plus conscient de son apparence quand on va au bal de promo ; ou à son premier entretien de travail. Il y a une vingtaine d'années, je me suis présenté devant lui pour un entretien. Déjà à l'époque, il avait les cheveux gris. Et je le respectais incroyablement. Il était tout ce que mon père n'était pas.

Alors j'entre. Je ne peux pas voir toutes les tables immédiatement car elles sont dans des box. C'est justement pourquoi nous nous sommes accordés sur cet endroit finalement et sur nulle part ailleurs. J'avance, je capte le regard du serveur, je lui fais un signe, il répond à mon salut. Il ne me connaît pas, ce n'est pas mon terrain habituel. J'avance le long des box.

Je m'efforce de regarder les tables avec indifférence, négligence. J'arrive presque au fond de la salle quand je l'aperçois à une table, lui, Peteh.

Ça me stoppe immédiatement.

Un instant, la possibilité qu'il s'agisse d'un hasard, qu'il est ici fortuitement, qu'il est passé et s'est assis –quelle situation gênante !- me traverse l'esprit, mais bien sûr, ce n'est pas ça, c'est clair, au même instant, dans une autre partie de mon cerveau en quelque sorte, je sais que ce n'est pas ça. Il l'a envoyé ! Lui, Peteh !

Plevšek n'est pas venu.

-Salut Léon, dit Peteh en me faisant signe.

Même dans les pires moments, on ne me fera pas dire quoi que ce soit de mal sur Max Peteh. Ce type-là, Max Peteh, a le même air depuis vingt ans. Les cheveux presque blancs, étonnant qu'il ne soit pas déjà à la retraite, disons plus étonnant encore qu'il ne soit pas au cimetière. De tout temps, depuis que je le connais, mais probablement même avant, depuis son enfance, depuis qu'il est sorti du ventre de sa mère, ce type a toujours l'air excité comme avant un infarctus, en rogne contre le monde entier. Peut-être parce qu'il est tellement petit. Il a tout le temps cet air-là. Curieuse physionomie : comme s'il était vexé en permanence, congestionné, prêt à vous sauter à la gorge. Même quand il est de la meilleure humeur, son rire cordial renvoie plutôt à l'hystérie d'un dangereux psychopathe. Alors qu'en réalité, c'est une bonne petite âme, il n'écraserait pas une fourmi, sauf bien sûr au tribunal où c'est un vrai killer. Depuis que je le pratique, il me semble même être un individu des plus doux, des plus relaxants. Mais il a l'air qu'il a, Dieu l'a fait ainsi. Seulement maintenant, j'ai un peu perdu l'habitude et de nouveau ça m'impressionne. De plus je ne sais effectivement pas quels sentiments il nourrit à mon égard depuis ces six derniers mois.

- Salut Maxime, je dis. Je ne peux pas me faire à l'idée de m'asseoir. Je reste debout et le regarde.

- Quoi ? Tu n'as tout de même pas pensé que Plevšek viendrait ?

- Comment aurais-je pu penser une chose pareille, je dis et c'est comme si quelque chose m'empêchait de bouger, même si je sais bien sûr que je vais m'asseoir avec lui, qu'est-ce que je pourrais faire d'autre.

– Et alors, et si j'y avais pensé pendant un instant ?

Peteh me regarde comme si d'un moment à l'autre il allait me planter ses ongles dans la figure, mais bien sûr je connais si bien les nuances de son expression que je sais qu'il a presque de la compassion pour moi. Non, il ne m'en veut pas. Il n'est pas en colère contre moi.

Je finis donc par m'asseoir. Je m'assieds et pousse un soupir.

- Tu as de la chance qu'il ne soit pas là, il dit.

- Maxime, je dis, nous deux, nous sommes amis. S'il t'a envoyé, ça signifie au mieux qu'il veut m'entuber, pas que j'aie de la chance.

Je me frappe le front du doigt. Et il comprend.

- Il devra venir lui-même, je dis.

- Eh, ne te prends pas le chou, il dit. Tu n'aurais pas aimé. Ça n'aurait pas été une discussion. Même si l'essentiel de ce qu'il a à te dire est assez agréable. Tu ne peux souhaiter rien de plus avantageux. Mais, si tu penses que je suis ton ami, alors toi aussi, tu es...

Lui aussi se frappe le front du doigt.

- Sauf que je n'entends pas que lui aurait quelque chose à me dire. Je n'entends que toi.

- Bon, n'en fais pas un drame.

Et il ne parle plus, il regarde seulement. Mais je sais pourquoi. Parce qu'il me connaît. Quoi, il voudrait me dire que vraiment il n'est plus mon ami ? Bon, je survivrai à ça aussi. Je ne sais pas pourquoi j'ai formulé ça comme ça, sur l'amitié, nous n'avons jamais été vraiment proches. Mais il me connaît, il sait exactement de quel rapport il s'agit ici. Et il sait pourquoi je veux que Plevšek vienne. Il voit directement en moi. Et quand j'ai dit "ami", j'ai seulement pensé au fait que je sais qu'il n'y a pas de conflit entre nous.

- Mais tu n'as pas vraiment pensé que lui avait quelque chose à discuter avec toi ? Lui a seulement un client à défendre.

- Quel pot il a d'avoir ce client !

Peteh ne bronche pas, il me regarde, en colère seulement, ce qui me calme.

- Tu sais pourquoi il ne m'a pas signalé à la commission de discipline? Pourquoi il a préféré machiner ma dénonciation au tribunal de grande instance ? je dis. Peteh me regarde, soupçonneux, ensuite il opine.

- Lis le Code pénal, il dit. Et puis, Karinger a une âme. Les rancunes sont rudes.

- Depuis quand il a ça? je dis.

Peteh reste silencieux.

- Le show n'a pas plus profité à Karinger à l'époque que maintenant, je dis. – Et Plevšek le savait aussi. Mais si nous allons à la commission de discipline, alors à l'ordre des avocats, ils lui tireront l'oreille car il leur fait honte à tous, son bureau est un vrai foutoir. Voilà pourquoi, maintenant, il ne veut pas me rencontrer personnellement. Il pouvait me signaler au procureur, pour cinq ans, oui, mais ça c'est individuel. Mais Maxime, mon vieux, ça ne marche pas comme ça.

Peteh entrouvre les yeux.

- Toi maintenant, il parle d'un ton de psychanalyste, tu voudrais qu'il montre qu'il t'apprécie assez pour venir t'engueuler ici en personne. Il se penche vers moi, l'air confidentiel. Mais tu dois être pragmatique. Nous ne sommes pas ici en thérapie, il s'agit de tes fesses.

- Et vous ferez la fête pour l'anniversaire ?

- L'anniversaire ? Peteh me regarde, l'air soupçonneux.

- Oui, bon, le douze au Bacchus, j'en ai entendu parler.

- Écoute, Peteh soupire, il est possible qu'au tribunal nous affirmions tous qu'il y a vingt ans toi, tu n'as pas fait Strojener. Que personnellement toi, tu n'es lié à aucune...

- Inutile de parler ! je le coupe. Tu peux bien tout expliquer, ça ne servira à rien. Dis à Plevšek que je ne ferai pas ce qu'il veut tant qu'il ne vient pas me dire en face ce qu'il voudrait. Moi je discute avec lui. Moi, j'étais son junior partner. C'est pas pour qu'il m'envoie des subalternes. Ça ne se fait pas.

- Tu es fou. Peteh hoche la tête d'un air préoccupé. Il ne paraît pas offensé même s'il pourrait l'être parce que je l'ai qualifié de "subalterne", moi qui ai vingt-cinq ans de moins que lui et qui l'ai doublé dans l'entreprise comme un jeune arriviste. Oui, il comprend tout, il ne se formalise pas. Même s'il n'est pas mon ami.

- Mais toi tu aurais été mon partenaire ? je dis soudain. Peteh me regarde, ahuri, presque impressionné, comme si je finissais par dépasser les bornes ou peut-être même comme si j'avais mis dans le mille et qu'il avait peur de sa propre réaction, de son instinct qui le fait se dire que je pense peut-être sérieusement et il commence immédiatement à examiner l'offre ; et je ne peux pas m'empêcher de rire. Il est ridicule. Mamma mia, comme il est ridicule !

Max Peteh, le bon petit juriste, le bon petit dragon de la cour de justice, Peteh éternellement indigné vient me rencontrer sur ordre et il essaie de me vendre une potion magique pour régler toutes les difficultés qui se sont accumulées sur nos têtes. Non, mon cher Max, on ne va pas la jouer comme ça, Léon Berden va se battre, il ne va pas s'emmerder, il ne prendra pas en compte une offre apportée par des émissaires et si Herman Plevšek veut effectivement que j'examine sérieusement son idée, qu'il me le dise, parce qu'il s'agit de ma vie et de sa vie et que l'affaire n'est pas du genre qu'on peut résoudre par émissaires interposés, avec des gars effrayés à l'idée que, dans un moment de faiblesse, ils pourraient passer d'un grand cabinet d'avocat réputé à un partenariat peu prometteur avec quelqu'un de ruiné par cette même firme comme l'idée court de façon inquiétante et tout à fait idiote et ça, pour moi ici c'est gravement too much.

- Dis à Plevšek de venir, je répète et de nouveau, j'éclate de rire, seulement après je me calme. Peteh me regarde puis il dit :

- Au moins, ne débarque pas à l'anniversaire. Par hasard. Au Bacchus

- Je ne suis pas fou non plus, je dis et je lorgne sur la boisson qui est devant lui, dans le verre, il n'y a que de la glace, pas de whisky. Même si j'en ai l'air. On reprend quelque chose ? Moi, une mousse, ça m'irait.

- Pas moi, dit Peteh.

***

Quand Manja ouvre la porte, elle le regarde de façon un peu désinvolte comme s'il faisait irruption dans sa vie privée -pourtant elle a l'habitude- même si Léon sait bien qu'elle l'attendait impatiemment. Elle regarde dehors par-dessus lui la petite merveille rose garée devant sa maison, au milieu du paradis de fleurs. Devant la maison prolifèrent des buissons de rudbeckies, de lyophylles, de joubarbes, de thym, de santoline argentée, de piment arc-en-ciel de Bolivie.

- Qu'est-ce que tu as fichu avec la voiture ? dit-elle. – Tu l'as lavée à l'eau bouillante ?

Léon se tapote le cou et se tourne vers la twingo.

- J'ai eu un accident aujourd'hui, dit-il. Un fou a tourné direct devant moi. Et moi, comme un crétin, je n'ai pas d'assurance véhicule de remplacement. J'ai dû leur arracher celle-là par la menace.

- Bon, au moins tu vas bien, dit Manja, sans conviction et elle s'écarte pour laisser entrer Léon. - Naomi n'est pas encore là.

- Ah, elle n'est pas encore là.

Léon lui lance un coup d'œil.

En trente ans, Manja s'est transformée à plus d'un point de vue. Quand Agnès était petite, sa fille l'emmerdait plus ou moins et elle préférait faire la fête. C'est peut-être pourquoi Agnès concentre

toutes ses forces, aujourd'hui, pour offrir à sa fille des millions d'activités qu'il faut organiser, mais sans pour autant se joindre à elle. Tout comme Manja. Et Manja, -sur ses vieux jours, elle est restée sans les relations qu'en son temps son mari attirait à la maison-, elle est restée seule avec deux, trois amies et maintenant c'est clair qu'elle est emballée à l'idée de s'occuper de temps en temps de sa petite fille. Même si, encore une fois, pas au point d'avoir envie de faire des choses avec elle. Elle se pavane avec elle partout. Beaucoup. Au moins cinquante fois plus qu'elle ne l'a jamais fait avec sa fille. Même plus que ça lui convient au fond. Mais elle doit le faire, sa fille a beaucoup de travail. Et c'est une compagnie. Et c'est ainsi que, lors de sa rencontre avec Léon qui vient chercher la Petite à sept heures du soir, elle s'efforce de donner à ses sentiments réels une image de désinvolture.

- Autrement je serais arrivé plus tôt, dit Léon, mais j'ai dû attendre qu'on l'enlève. Ensuite, j'ai dû attendre la voiture de remplacement. Ensuite j'ai aussi dû aller manger quelque chose.

- Mais moi j'ai des boulettes de viande à l'égyptienne, dit Manja.

- Bouuuh, dit Naomi et bondissant de derrière les rideaux dans la salle de séjour.

- Aaaah ! dit Léon en se cachant le visage avec les mains en essayant laborieusement de feindre la frayeur.

- Comment ça s'est passé, la Petite ? dit Léon et il la soulève en l'air pendant que Manja part dans la cuisine.

- Ça vaaa ! hurle Naomi. Un gamin m'a frappée avec un bâton.

- Fort ?

- C'était un accident, dit Manja depuis la cuisine.

- C'était un accident, répète Naomi en montrant fièrement sa jambe. Ici, regarde.

Pendant que Léon examine la grande tache violacée sur sa guibole, Manja apporte de la cuisine un tupperware fermé et un panier plein de tomates.

- Les tomates poussent comme des dingues, observe-t-elle en s'asseyant.

- Papa, on va au magasin ? dit Naomi avec espoir.

- Naomi, Papa est déjà allé au magasin, dit Léon et il remarque le gros anneau en plastique bien voyant à sa main. L'air réprobateur, il lorgne Manja qui roule des yeux et regarde en l'air. Elle sait bien que Léon déteste qu'on gave les enfants avec des putains de bricoles chaque fois qu'on a cinq minutes ou qu'on ne sait pas quoi faire d'autre. Que Manja fasse ça, de son point de vue, c'est bizarre, et en même temps, ça ne l'est pas. Ce en quoi elle a le plus changé, c'est qu'effectivement, pendant ces trente ans, elle a développé son goût grâce à ces deux trois amies qu'elle a eu l'art de rallier. De la pimbêche parvenue qu'elle était, elle a su développer un look incroyable de sorte qu'aujourd'hui elle ressemble à une de ces vieilles bourgeoises italiennes

qu'on voit à la terrasse des cafés de Salo, au bord du lac de Garde, qui ont grandi dans la richesse et qui désormais entretiennent un goût simple et raffiné mais de premier ordre. Sa maison aussi, qu'elle a fait construire selon les plans d'un architecte, est un petit bijou de modernisme et d'insertion sexy dans le paysage, les fleurs y compris. Ses amies ont eu une bonne influence sur elle. Mais, à sa petite fille, elle achète des merdes à un euro.

- Tu sais que la voisine, là-bas, tu sais au début de la rue, Manja gesticule en montrant le bout de la rue, tu sais, elle jette en tas toutes ses tomates craquelées ou pourries ou bien vertes qui tombent à l'occasion.

- Ah oui ? fait Léon.

- Et tu sais ce qui lui est arrivé la dernière fois ? Une tomate croisée de toutes ces sortes a poussé de ce tas.

- Eh bé, pas possible, dit Léon.

- Tu imagines qu'elle a poussé en trois semaines. En trois semaines, elle a poussé et commencé à mûrir. Et elle l'a goûtée, elle dit que c'était la meilleure tomate qu'elle ait jamais mangée. D'une toute nouvelle sorte.

- Et c'est cette sorte-là dans la boîte ? demande Léon qui porte toujours Naomi sur un bras, dans l'autre il prend le panier où maintenant il y a aussi le tupperware.

- À toi non plus je ne te dirai plus jamais rien, dit Manja offensée et elle se lève.

- Comment ça ? Pourquoi ? Je demandais seulement si c'était celle-là.

- Comment celle-là ? Je vous donne mes tomates, pas celles de mon voisin.

- C'est pourquoi nous t'aimons, Manja, dit Léon en l'embrassant sur la joue. Ça lui plaît.

On la laisse trop dans cette étrange compagnie, se dit Léon. Ce ne sont vraiment pas de bonnes influences. Par nature déjà, Naomi pour moi ressemble trop à sa grand-mère. Les gènes déjà et maintenant en plus sa compagnie. Est-ce que vraiment Agnès ne pourrait pas prendre un peu plus de temps pour sa fille ? Ne serait-ce qu'un peu, de temps en temps. À moins qu'elle ne pense réellement que ça relève de moi ?

Au demeurant tout se répète. Les modèles familiaux. Maintenant Manja paie un peu sa jeunesse de bonne à rien, elle récolte ce qu'elle a semé. Agnès fait ce qu'elle peut. Mais Naomi...

Il pourrait être un meilleur père. Parfois. Il l'aime. Il l'adore.

Oui, un meilleur père, mais d'un autre genre. Une fillette ne devrait-elle pas s'entendre au mieux avec sa maman ? Naomi aimait trop se pendre à lui, mais quand même. Ça lui tapait même un peu sur les nerfs car elle n'avait vraiment aucune délicatesse disons aucun tact. Cette petite était un peu sotte. Est-ce que vraiment c'est seulement parce qu'elle la voit si peu qu'elle fait si

prodigieusement la joie de sa mère ? Ou n'est-ce pas parce que les filles sont mieux avec les filles ? Elle tenait vraiment de sa grand-mère.

– Tu fais quelque chose ces derniers temps ? demande Léon.

- Plus que toi déjà, dit Manja.

Quand ils sortent de l'allée de Manja, Naomi étonnée regarde dehors, dans la voiture son siège occupe presque les deux tiers du siège arrière.

- Ici, c'est toi la principale, dit Léon.

- Où, chez Grand-mère ?

- Pas chez Grand-mère. Dans cette voiture.

- Grand-mère est un peu drôle, non ? demande Léon quand ils tournent dans la rue principale.

- Non, Grand-mère n'est pas drôle. Toi, tu es drôle. Cette auto est drôle.

- Papa, est-ce que toi tu es grand, demande Naomi.

- Je ne sais pas, Naomi, dit Léon. Pour certains, je suis grand, mais pour d'autres je suis plutôt petit.

***

Agnès a des cheveux noirs, lisses, qui lui tombent jusqu'aux nichons, avec une petite frange par-devant, elle porte un pantalon noir, un top en maille et une veste large brodée par dessus, jamais elle ne s'écarte de plus de deux mètres du ministre Čas, qui fait plus jeune que son âge, blond ébouriffé avec une légère calvitie, costume noir et chemise blanche, cravate bleu foncé métallique, lunettes étincelantes et large sourire de jeune homme. Il a même l'air plus jeune que Léon, appuyé contre le mur près d'une petite table chargée de verres remplis, lui aussi porte un costume noir, il jette régulièrement un coup d'œil méchant sur le groupe du ministre où se trouve très certainement le directeur de l'entreprise de construction NBG –il y a deux bonnes heures, lui et le ministre ont posé la première pierre de la route, mais Léon n'était pas encore arrivé– et aussi quelques notables venus des deux côtés de la frontière ; il est à moitié tourné vers son voisin, un gaillard en costume violet foncé qui tient également un verre dans lequel des bulles s'élèvent du liquide doré.

-Vous connaissez ce ministre ? dit Léon. Maintenant il se tourne complètement vers son voisin qui semble apprécier ce qu'on lui offre ici et y prendre un plaisir innocent. Le buffet, déjà pas mal dévasté, était un mixte d'italien et de slovène du littoral comme il convenait à l'occasion.

- Non, je dois dire que non, dit le voisin. Je viens d'autres eaux.

Ils restent silencieux un moment puis le voisin dit :

- Une grande affaire pour la région.

- Bah oui, sûrement, dit Léon –Autrement ils n'auraient pas invité les conjoints. -Vous auriez dû le voir il y a quelques années, il était assistant à la fac de droit. Il m'a même donné des cours.

- Qu'est-ce qu'il valait ? demande le voisin.

- Il portait le sac de son professeur. Kržan. Un jeune homme prêt à tout. Maintenant il attend de régaler le président du Frioul, mais le monsieur n'est pas là. Et on a déjà tout mangé.

- Moi aussi j'aurais porté le sac du professeur Kržan, dit le bonhomme. - C'était encore un monsieur, de la vieille école.

Léon lui lance un coup d'œil.

- Mais vous ne seriez pas arrivé jusqu'au manche. –Čas vous aurait coupé le poignet avec les dents avant. – Mais d'où connaissez-vous Kržan, vous ? Vous n'êtes pas entrepreneur ?

- Moi, je dirige le service juridique, dit le voisin. Léon lève les sourcils.

- Vous avez un service juridique ? Vous n'avez pas externalisé ?

Le type sourit d'un air bonasse.

- Vous, Berden, vous ne savez pas grand-chose sur nous. Si une entreprise veut avoir ses affaires sous contrôle, elle doit avoir son propre service juridique. Et pas des rigolos de l'extérieur.

Léon regarde droit devant lui. Dans sa tête, ça cogite un peu.

- Bon, maintenant vous vous foutez de moi, dit-il ensuite. Mais je ne me formalise pas. Vous savez que Čas a été autrefois le mentor de ma femme ?

- À la fac ? Alors il était déjà OK.

- Oui, il était OK, rigole Léon. - Avec des yeux si bleus !

Le directeur du service juridique est un peu déconcerté, cependant il se tait discrètement.

- Non, il n'y a rien eu entre eux, dit Léon. -Toute la fac rigolait de sa manière de les agrafer. Le vieux Kržan les asticotait, il disait, vous les femmes vous travaillez dans le droit, mais vous n'avez pas de discernement, vous n'avez pas de logique pour ça. Mais Čas avait les bras grands ouverts. Elles se sont toutes entortillées autour de lui quand il est devenu maître de conf.- Bon, avec Agnès il n'a pas osé car il me connaissait. Il a bien un peu essayé, mais elle a vite mis le holà.

- C'est peut-être pourquoi il a eu du respect pour elle.

- Oui, tout à fait, dit Léon. - C'est pour ça.

Ils restent silencieux un moment, ensuite Léon reprend :

- Mais est-ce que ce n'est pas une idée géniale que le ministre de l'aménagement du territoire s'appelle Čas+ ? À moi, ça me semble génial.

- Oui, c'est un peu comique. Je dois y aller, dit soudain le chef du service juridique. Les relations, c'est aussi du boulot, si vous voyez ce que je veux dire. Même si c'est top. Je n'ai pas encore salué quelqu'un avec qui je...

- Je ne vous ai pas fait chier, j'espère, dit Léon qui regarde, soupçonneux, même si non, pas trop, lui n'est pas un drôle de type.

- Non, voyons ! Le type a soudain les yeux largement ouverts, il est éberlué par l'absurdité de cette supposition.

- Je blague, dit Léon. C'était top de discuter.

Il pose son verre vide. Le chef du service juridique part vite fait en direction d'un petit groupe, à quelques mètres de là, avec quelques hommes qui ont le même costume que lui, probablement des notables de province de ce côté-ci de la frontière. Sur la petite table, Léon prend un nouveau verre dont un chapelet de bulles s'échappe vers le haut. Il se dirige vers le petit groupe du ministre où Agnès lui lance un coup d'œil. Léon se place discrètement à côté et sirote son verre.

Dans la salle, on est proche de l'agitation et Léon peut s'approcher de la table sans se faire remarquer, il n'y a pas non plus d'agent de sécurité à proximité, car le ministre Čas bien sûr n'en exige pas, ce n'est pas son genre, c'est un juriste lanceur de théories, d'âge moyen, qui n'a pas d'ennemi. Mais malgré l'agitation, le ministre remarque tout de suite Léon qui s'est placé juste un peu en arrière. C'est grâce à cette aptitude prodigieuse à remarquer sur-le-champ n'importe qui et à lui consacrer toute son attention cordiale qu'on arrive à quelque chose en politique. Il salue Léon avec fougue :

- Oh, M. Berden ! Comment ça va ? Ça fait longtemps qu'on ne s'est vus?

- Moi, je suis okay, dit Léon. Mais je trouve que ce champagne ne vaut pas tripette. Je pensais que, pour une route transfrontalière, on en donnerait du meilleur. Mais le président de la région boit peut-être quelque chose d'autre ailleurs ?

Un bref silence embarrassant naît dans le petit groupe, même Agnès le fixe, les yeux écarquillés et meurtriers, toutefois le ministre semble avoir la situation en mains, il semble même qu'il ait déjà la réponse sur la langue quand Léon continue :

- Il n'y a pas non plus assez de nanas. Il va encore en venir ?

- Ça n'est qu'une impression, dit Čas, car avec une femme pareille vous ne pouvez pas remarquer les autres.

Dans la salle l'atmosphère change car la porte s'ouvre et un homme entre, qui attire l'attention de tout le monde, même de M. le ministre Čas. C'est vraisemblablement le président manquant

de la région du Frioul-Vénétie julienne. Tout le monde se tourne vers la porte. Juste le temps qu'Agnès fasse deux pas jusqu'à Léon et lui siffle à l'oreille :

- Tu n'impressionnes absolument personne avec tes scènes rock'n'roll. Ce n'est pas ton entreprise.

- Mais je n'ai pas... commence Léon, mais elle le coupe :

- Tu as assez d'emmerdes pour faire un peu plus attention. Et puis, tu t'es ramené avec quelle voiture ?

- Quoi, mais tu ne sais pas ?... dit Léon ébahi, mais Agnès déjà s'écarte, ce sifflement lui a suffi, elle n'a plus besoin d'en dire plus, elle ne va pas le récompenser en lui prêtant attention, elle marche avec le ministre en direction du nouveau venu dont la présence en cet endroit est si importante qu'il a fallu préparer tout un banquet, du coup Léon reste où il était et les regarde d'un air niais. Ensuite il boit une nouvelle gorgée et se retire un peu à l'arrière-plan.

Au bout d'un moment, presque une heure, s'avance un gaillard qui se trouvait auparavant dans le petit groupe du ministre et qui s'appuie contre le mur à côté de Léon. Il tient dans une main une tasse de café turc sur une sous-tasse, il porte la tasse à la bouche et souffle un peu dessus.

- Vous aviez raison, dit-il ensuite. Le champagne ne valait pas tripette.

- D'ordinaire je ne suis pas cinglé, vous devez le savoir, dit Léon.

- Je sais qui vous êtes, un vrai mec !

Quand nous passons la porte, je l'ai incompréhensiblement dure et c'est quelque chose que je n'ai pas ressenti depuis longtemps dans ce contexte. Agnès a été sexy toute la soirée, pas seulement à cause de sa veste brodée sur un top en maille, de ses jambes dont je sais combien elles sont spéciales, longues et lisses ni de ses pieds graciles ; elle était sexy aussi parce qu'elle rayonnait, éclatante, au milieu de tous ces idiots et que maintenant finalement, elle revenait à la maison avec moi. Car en fin de compte, c'est ma femme. En plus, avec toute cette boisson, elle s'est considérablement radoucie, elle n'est plus énervée, je suis de nouveau à elle, malgré l'auto bousillée. Je me sens réinstallé à la première personne. Pourtant, confusément, je crains quand même une tentative, - je suis presque convaincu qu'elle retomberait.

Pour dire vrai, je préférerais aller aux toilettes et me préparer à la main, mais ça ne le fera pas.

- Est-ce que tu peux m'enlever mes chaussures, frimeur, demande-t-elle et elle se roule sur le canapé en tendant les pieds vers moi.

- Bien sûr, madam, je dis et je lui retire ses chaussures, en fait ce sont des bottines à talons minuscules, peu habituelles en cette saison, mais son petit costume pantalon est très léger et ça

compense. Suit le pantalon qu'elle déboutonne seule et ensuite quand je le lui tire, elle lève les hanches pour qu'il passe plus facilement. Non, je ne réussirai pas à m'échapper.

- Tu sais à qui tu parlais, dit-elle en m'observant.

- Un type marrant, assez fêlé, je dis et je pose mes mains sur ses genoux. Je m'agenouille sur le tapis entre ses jambes. Mais on ne parlait pas boulot.

Lentement, de manière sexy, elle commence à enlever son slip noir.

- Avec le directeur marketing de NBG. Tu ne l'avais pas vu à la télé ?

Elle n'aurait pas dû dire ça. Je fixe la tendre ligne rose à peine visible de ses lèvres au milieu des poils, entre ses jambes. Personne ne pourrait dire qu'elle n'est pas attirante. Elle sent exactement ce qu'elle doit. Comme toujours quand j'enfouis mon visage et ma langue en elle.

- Ça n'a pas d'importance, je dis, en faisant juste un peu glisser son top transparent vers le haut pour faire apparaître son nombril et la ligne de duvet qui en descend. Je suis un peu désespéré : déjà qu'avec tout cet alcool, mes idées allaient partir dans tous les sens, avec la boisson, j'ai toujours des pensées contradictoires, alors maintenant... avec NBG ?

On pense qu'on est follement intelligent, mais on va n'importe où et on parlote avec des gens qu'il ne faudrait pas. On parlote, on parlote, on parlote... Ce que j'ai dit à Čas était plus raisonnable. Je croyais que c'était un fonctionnaire municipal excentrique. Mais on s'en fout, ce sont des choses qui arrivent. Et il ne m'a même pas dit un petit mot.

- Mais est-ce que je vais un peu sentir... ta queue aujourd'hui ? dit-elle d'une voix tout à fait innocente de vierge débauchée, tout à fait différente de celle d'avant le banquet. Monsieur le président du Frioul aurait été déconcerté et agréablement surpris par cette voix.

- Vivons dangereusement, je dis bêtement mais de façon encourageante.

La demi-heure qui suit est un enfer pour Léon. Tout ce qui, un peu avant, était encore vaguement gonflé et moyennement prêt se relâcha. Ça ne lui sert à rien de vouloir, terriblement et frénétiquement, l'avoir dure, terriblement dure. Il s'aide en s'attaquant d'abord avec la langue au nombril d'Agnès, ensuite sur le côté du ventre, il glisse le long des hanches et descend plus bas- en aucun cas directement au but !- sur la cuisse, jusqu'au genou même. Il lèche sa peau brune et chaude. Ça devrait l'aider. Oublions les autres dehors. Agnès jouit manifestement comme Léon le désire car rien ne l'excite plus que ses gémissements légers et concentrés. C'est un chant plus beau que tous les hymnes. Mais dans sa queue, il n'y a vraiment pas la pression désirée. Rien n'arrive. Encore heureux qu'Agnès ne le remarque pas pendant un moment, elle pige seulement quand au bout d'un certain temps Léon, complètement nu - dans pareille situation, il sait quitter ses vêtements presque imperceptiblement sans interrompre le processus

engagé sur la femme aux yeux fermés - se lève et se met à genoux sur le canapé et offre son oiseau mollasson à sa main détendue !

Pour la suite, il est possible de laisser tomber quelques détails. À la phase finale, Agnès plutôt satisfaite s'est allongée sur le canapé et grogne que Léon est un cochon car il a éclaboussé de sperme le bas de son top –en effet, il n'a pas réussi à aller jusqu'au bout de la pénétration même s'il l'a emmenée jusqu'à l'aboutissement à la main, ensuite il a conclu pour lui-même, elle était à moitié molle, en regardant ses cheveux noirs et drus qui tombent sur le côté de son visage et sa poitrine, ses longs doigts et son top sexy et ses yeux mi-clos. Finalement il a quand même réussi à se palucher comme il le souhaitait primitivement.

- Mais ça n'a pas d'importance, Léon, dit Agnès, elle le pense sérieusement, déjà elle dort, ses pieds touchent presque le tapis et Léon est dans un tel état qu'il est prêt à mordre l'oreiller et le ministre Čas et le service juridique du directeur du marketing de NBG. Maudite bande, est-ce qu'il y a encore quelqu'un devant qui on n'a pas besoin de faire attention à ce qu'on dit.

***